

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 42

Artikel: Vers la frontière
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219814>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

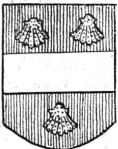
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ARMOIRIES COMMUNALES



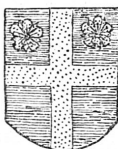
Vaux sur Morges s'est donné en 1920 un écusson rouge dont une bande d'argent horizontale occupe le tiers moyen, au-dessus de la bande sont deux coquilles d'or et au-dessous une coquille aussi d'or. Cet écu est une réminiscence de celui des seigneurs de Montricher dont Vaux dépendait.



Mies sur Nyon a adopté en 1912 un écu divisé verticalement d'or à gauche et bleu à droite. Un rocher occupe la partie inférieure de l'écu sur lequel sont plantés trois sapins verts d'inégales hauteurs. Celui de gauche est le plus long et celui de droite le plus court. Le rocher rappelle la pierre à Péni, bloc erratique marqué de nombreuses sculptures préhistoriques. Il serait intéressant de connaître la raison pour laquelle les couleurs jaune et bleu ont été adoptées.



Poliez-Pittet a depuis 1923 un écusson rouge dont le tiers supérieur est d'argent ; sur la partie rouge est une tête casquée de soldat romain. Les couleurs rouge et blanc sont celles du chapitre de l'église de Lausanne. La tête de romain représente Pollius, le fondateur du village.



Eysins, au district de Nyon, a adopté un écusson bleu avec croix d'or, dans les deux quarts supérieurs de l'écu entre les branches de la croix figurent deux roses d'or. Le bleu se voit, dit-on, dans les armes de plusieurs familles de la localité. La croix serait une croix de Savoie... dorée ! et les roses symboliseraient Juste et Urbain Olivier, dont les armes porteraient aussi des roses. *Se non e vero...*



LOU TESSOT QUE VAO VOYADZI

DEIN on velâdo dâo Gros de Vaud, lâi avâi on tessotet que l'avâi la nortse d'allâ rodailê. Quand l'avâi onna petite niêze, fotâi ein pllian sê z'uti et pu via fêre onna ironnâie.

On coup que l'avâi bu on verro de tru, l'avâi zu tscagne avoué lo maître, ne fâ ne ion, ne doû, sê dèpenailli de son meti et sê met à voyâdzi, à voyâdzi, tant qu'ain delé dâi montagne po trovâ de l'ovràdzo.

Quand l'ain a zu trovâ dein on velâdzo bin llien, fro dâo paï, la maïtra l'a fé achetâ on

momenet à l'ottô ein atteindeint lou maître. Dein stu momeint la felhie, onnâ botîna lurena, l'è arrevâie inquê et la mère lâi a de fêre on matafam po lou soupâ.

La felhie preind on espèce de sâset ein couai de la forma d'on fond de tsapi, tot embardoufâ, et l'a fotu dedein tot lou bataclan que faillâi po sti matafam. Et avoué onna potsse ein boû, l'a bin débattu cliia ratafia, et l'ant messa dein on cassoton su lou fu.

N'ire pas po sê bliagâ d'ître doliet, mâ tot parâi quand l'a cein vu, ie s'è de ein li-mimo : « Ein é pas po grand teimps perquie ».

Lou leindêman po dina, lou maître l'a prâi la tsè avoué lè quatro dâi et lou pâodzou po l'emboquenâ dein on plliati ein boû.

Quemeint on medzive, vouait-cé tota onna racailhisse de bite que l'arrevant pè l'ottô, pecotâ, grogni : pudzin, pû, dzenelhieci, l'ire onna musiqua de ti lè z'air, et mimameint lè petit caïon qui vegnant rapertsi cein que tsesâi dèso la tràblia et cein qu'on lâo tsampâve. Po fini, cliia bourtiâ de pû l'a châtâ su onna tiêce et sê met à vo z'assordolhî lè z'orolhie avoué son quiqueriqui.

Lo leindêman, lo tessot l'avâi reprâ son paquiet, et via po lo paï. L'einvya de l'ètrandzi lâi avâi passâ et du cein s'è trovâ benhirâo per tsi li.

Ele P., Morges.

OUI ET NON

LORS ! Daniet, voilà qui nous faut encore aller voter dans huit jours.

— Eh ! bien, oui. On ne fait plus que ça, à présent. On est tout le temps à la vote.

— Et puis, on ne sait jamais que faire pour bien faire. Si on se met à lire les journaux, il n'y en a pas deux qui disent la même chose.

— Oh ! pour sûr, c'est bien ça. Lequel a raison ?

— Le sait-on jamais.

— Alors, c'est donc pour le Conseil national qu'on vote ?

— Oui, et puis aussi pour le Conseil des Etats.

— C'est vrai. As-tu vu dans la *Feuille Officielle* toutes ces listes ? Y en a-t'y ! Comment veux-tu choisir dans tout ça ?

— Oh ! moi, je trie pas. Je vote la liste de mon parti.

— Ah ! tu as un parti... Lequel ?

— Eh ! bien, le mien ; celui que j'ai choisi, pardi !

— Oui... oui... C'est vrai que c'est plus simple pour voter d'avoir un parti... Alors, tu dis que tu es radical ?

— Je t'ai rien dit, moi.

— Oh ! je sais pas, mais je crois que tu es plutô... libéral.

— Libéral !... Libéral !...

— Tu ne serais pourtant pas socialiste ?

— Enfin, voyons, quand même ! Ecoute-voir, vote la liste de ton parti. Tu ne peux pas mieux faire.

— Mais je n'en ai point, de parti.

— Tu n'en as point ?... Eh ! bien, que diable ! y faut t'en procurer un. Y en a assez, à présent ; on n'a que l'embaras du choix. Y faut avoir un parti !

— Oh ! y me faudra bien en arriver là.

— Mais, dis-moi, y a pas que le Conseil national et le Conseil des Etats pour lesquels on vote. Est-ce qu'y a pas aussi un machin fédéral, pour les... étrangers, je crois ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Oui, en effet, j'ai bien vu quelque chose comme ça. Ma foi, je n'ai pas encore lu ce qu'en disent les journaux.

— Moi, j'ai bien essayé de lire, mais je n'y comprends rien.

— Oh ! bien, moi, quand je ne comprends pas et que ça vient de Berne, je vote : non.

— On peut pourtant pas toujours voter non.

— Eh bien, vote oui. Que veux-tu que je te dise ?

J. M.

Philosophie de la pipe. — Un savant collectionneur de pipes, M. de Watteville, a pu tirer quelques axiomes fort intéressants de l'examen comparatif des différents genres de pipes.

La pipe est caractéristique de la race — le cigare et la cigarette sont cosmopolites.

L'activité d'une race est proportionnelle à la longueur du tuyau de sa pipe. Plus une pipe est courte, plus la race est laborieuse. Et inversement, plus une pipe est longue, plus la race est paresseuse.

Plus une race est économe, plus sa pipe est petite. Et inversement, plus une race est prodigue, plus elle est gloutonne, plus le fourneau est grand.

Par la manière de fumer, on peut juger de l'esprit d'une race.

En somme, l'essentiel en matière de pipe est de ne pas la casser.

VERS LA FRONTIERE

LE soir tombe sur la vallée de la Loue, un soir de juillet lourd d'orage.

Entre ses hautes parois rocheuses, la rivière gronde au fond du ravin. Au ciel, les nuages s'amassent et l'on entend le roulement lointain du tonnerre. Nous arrivons à Ornans à l'heure où le dernier rayon de soleil glisse sur les toits de la ville, comme pour dire adieu.

Une rue qui descend entre des maisons basses, une rue pavée, bordée de minuscules trottoirs ; ici et là, des demeures bourgeoises aux grandes fenêtres et aux volets mi-clos, derrière lesquels on devine des yeux braqués sur les passants ; plus bas, une place ombragée, au-delà de laquelle s'étend la ville ouvrière et commerçante. Maisons anciennes, places minuscules, rues étroites et tortueuses et, par delà les vieux toits, les gros bâtiments neufs des établissements « Oerlikon », lesquels fournissent l'énergie électrique dans différentes régions de la France.

Cette industrie a complètement changé les habitudes d'Ornans, en attirant dans cette bourgade une population ouvrière qui participe à la vie locale et remplit les cafés à l'heure du crépuscule.

En ce jour d'été où le ciel est bas, la nuit tombe brusquement sur la ville. Partout les lampes s'allument, tandis qu'une fine petite pluie mouille les pavés. Un violent coup de tonnerre ! et toute la nuée s'abat. L'eau boueuse ruisselle sur les chemins, les passants prennent la fuite et pénètrent dans les maisons ou bien sous les arcades des trottoirs.

×

A l'aube, de gros nuages gris se trainent sur les collines rocheuses et partout les routes sont détrempées. Alors, on se dirige vers la gare

où le premier train de la journée s'apprête à partir. Les hommes d'équipe vont et viennent ; personne ne se presse ; on remplit le fourgon, après quoi l'on fait un bout de caquette avec les voyageurs debout sur le quai. Il est huit heures du matin quand nous partons. Nous allons vers Pontarlier où nous n'arrivons qu'à une heure de l'après-midi. Une demi-journée de voyage pour franchir une distance égale à celle qui sépare Lausanne de Genève !

Quoi de plus joli qu'un petit train de province quand vos affaires ne vous appellent nulle part et que vous avez tout le temps d'observer le paysage ou d'écouter les conversations de vos compagnons de route.

À l'entrée des tunnels comme au départ des stations, la locomotive siffle éperdument. Et ce sifflet est tout pareil au cri d'une bête blessée. D'abord c'est un appel aigu suivi d'une plainte déchirante qui se termine par un gémissement lamentable. À la montée, la locomotive s'époumonne et semble remuer un tas de vieille ferraille puis, à la descente, elle se précipite sur la voie avec la rapidité d'un express.

Au départ, il y avait peu de voyageurs. Cependant, chaque station a fourni son petit contingent : paysans, commerçants, hommes d'affaires, gens du peuple, venant d'Ornans ou d'ailleurs et se rendant à Gilley, Morteau ou Pontarlier. À peine installées, deux paysannes ouvrent le panier des provisions et mangent paisiblement le pain et le fromage qu'elles arrosent de ce joli petit vin du Jura — seule et unique ressource des pintes franc-comtoises.

À la station de Valdahon, des permissionnaires envahissent le wagon. Ayant déposé leur musette dans le filet, ils s'étendent sur les banquettes et fument le tabac de la régie.

Cependant, derrière moi, la conversation est animée. On parle de la guerre marocaine, du change et des projets financiers de M. Caillaux.

Un monsieur à moustache grise, gilet blanc et ruban rouge à la boutonnière, parlé avec autorité, tandis qu'un jeune homme — un employé de l'administration, sans doute — lui donne la réplique. Les deux interlocuteurs sont loin d'être d'accord sur l'efficacité des mesures que prend le ministère des finances. Alors la conversation dévie et, peu à peu, le vieux monsieur rappelle ses souvenirs :

— Ah ! voyez-vous, mon ami, le bon temps, c'était quand nous allions en Suisse avec nos billets de banque. À ce moment-là, nous étions au-dessus du pair et nous regardions avec un peu de dédain ces billets verts avec « le faucheur » que vous connaissez. Ah ! ces bons Suisses, vous leur présentez maintenant un billet de mille francs, c'est à peine s'ils vous donnent deux « faucheurs » et un « bûcheron ». Vraiment, c'est à désespérer de notre monnaie !

— Ce temps passera, réplique le jeune homme en dépliant le *Quotidien*. La France est un pays riche, que diable ! tandis que la Suisse...

— Eh ! bien quoi ?

— La Suisse, c'est un petit pays de rien du tout, où l'on ne fait pas trois ou quatre pas sans être à la frontière !

Le train traverse maintenant le camp de Valdahon, long de 20 kilomètres. Un avion évolue dans le ciel et la conversation tombe. On se penche, on regarde, on fait des signes d'amitié aux soldats groupés par escouades.

Ensuite, sur le même ton badin et enjoué, la conversation reprend. Après avoir passé en revue les grandes puissances, et l'humanité tout entière, mes compagnons tombèrent d'accord pour dire que la vie était dure partout, excepté pour « les Américains, les Anglais et les Suisses, qui gagnaient de l'argent à ne rien faire ! »

J'eus le regret de les voir descendre tous deux en gare de Gilley.

×

Ce pays, où le village de Gilley égrène ses maisons toutes pareilles à nos fermes neuchâteloises sur un grand plateau incliné vers le Doubs, rappelle le Val-de-Ruz. Ce sont les mêmes croupes boisées, limitant de vastes prairies où l'on fait encore les foins. Puis le train re-

monte la rivière et le lent voyage reprend à travers une contrée pittoresque, semée de pâturages et de forêts.

Enfin, c'est Pontarlier, puis, au-delà, le défilé de la Cluse, la montée des Hôpitaux-Neufs, la descente sur Jougue, la frontière et le pays.

Jean des Sapins.

C'EST L'AUTOMNE

*Din dine et don ! dine din don !
D'où nous vient ce bruit de sonnaillles
Qui se propage en nos vallons
A travers prés, champs et broussailles ?
Din dine et don ! dine din don !
Des troupeaux de nos environs,
C'est l'harmonieux carillon !
Il se mélange aux gais fredons
Des bovairons !
Din dine et don ! dine din don !*

*Din dine et don ! dine din don !
La campagne est ensoleillée ;
Voici l'automne, et les forêts
De pourpre et d'or sont habillées !
Din dine et don ! dine din don !
Voyez là ces braves lurons,
Qui ensemencent les guérets !
Leur chant se mêle aux gais fredons
Des bovairons !
Din dine et don ! dine din don !*

*Din dine et don ! dine din don !
Des clochettes, la sonnerie,
Nous prédit la fin des beaux jours,
Des jours heureux, de flânerie !...
Din dine et don ! dine din don !
Sous la cendre, pomme ou marron
Doucement cuisent tour à tour !
Leur bruit se mêle aux gais fredons
Des bovairons !
Din dine et don ! dine din don !*

Louise Chatelan-Roulet.

NOUVEL HORAIRE

E matin, j'ai allumé mon feu avec mon horaire d'été. C'est un moment pénible, cette séparation d'avec un vieil ami de voyage. Ensuite, je suis allé en quérir un tout neuf qui présidera à mes pèlerinages d'hiver.

Pas de nouvelles lignes, bien sûr, pas de baisse des tarifs non plus. Ce qui m'inquiète, c'est de savoir si le petit train qui m'emporte vers Noëlle, ma douce amie, correspond toujours avec l'express de... Sinon, je serai dans l'obligation de hanter les restaurants de la petite ville, à moins d'errer dans l'air cruel des rues désertes...

Nouvel horaire ! Quel est le meilleur ? Celui du patriote, placé sous l'invocation d'un grand soldat du temps jadis ? Celui dont le nom est tout un programme de célébrité ? Où le dernier né, qui prend un pseudonyme parmi les points cardinaux ? Le nom ne fait rien à l'affaire : tous les trains, dans tous les horaires, promettent de partir à l'heure et d'arriver en temps voulu. On part, on est sûr d'arriver. C'est beau, cette sécurité !

Ce qu'il y a de mieux dans ce bréviaire du voyageur, ce sont les réclames. On vante la machine X ou Y qui est utile à tout le monde, puis l'assurance *** que chaque citoyen doit conclure pour ne pas mourir sans laisser un souvenir doré à sa famille. Bien qu'on ne vous dise pas comment on se les procure, vous pouvez placer vos capitaux à la Banque Z. On vous indique aussi où l'on peut manger de bons morceaux ou déguster de fines gouttes...

L'horaire est l'ami parfait du voyageur solitaire. Il n'y manque plus qu'un calendrier pour noter les jours de voyage et, peut-être, un supplément artistique : quelques tableaux modernes dont il faudrait trouver le sens ! De quoi s'occuper entre Paris et Milan !

Horaire aux feuillets bien nets ! Que de secrets tu renfermes ! Horaire de mystère ! Nous partons, mais arriverons-nous au havre ?

Partir ! c'est mourir un peu !

St-Urbain.

De la circulation. — !!!

— Eh ! Quoi, ça vous étonne ?

— !!!

— Ne savez-vous donc pas que la chaussée appartient tout d'abord aux autos, aux camions, aux motos, et... s'il reste de la place, aux chars et aux chevaux.

— !!!

— Parfaitement, de même vous ne devez pas ignorer que les trottoirs sont exclusivement réservés aux poussettes, aux vélos, aux chars à bras et surtout aux trotinettes.

— !!!

Eh ! bien, quant au piéton, comme vous l'appellez, il est question de créer pour lui un vaste tube d'aspiration, souterrain ou aérien. Il n'aura qu'à entrer dans la cabine dont lui seul aura le droit de posséder une clef ; il refermera soigneusement la porte. Hop ! il sera happé par l'aspirateur et transporté en un clin d'œil à destination.

— !!! Oui, tout de même, le progrès est une bien belle chose !

O. D.

La chantelue. — !!!

Alors quoi, vous vous figurez que ce menu n'est pas suffisant ! trois viandes bien cuites par moi, le grand Georges, cuisinier diplômé ! Mais vous n'y connaissez rien !... vous ne pouvez pourtant pas prétendre que pour ce prix, je vous serve encore des « chantelues » !...

— ???...

Ah ! vous ne savez pas ce que c'est ! Eh bien ! c'est une espèce d'oiseau qui plante son bec dans la terre et qui siffle avec son... « amour propre ».

O. D.

SALUT !



EST un mot de politesse entre amis.

C'est aussi l'hommage au drapeau. C'est encore un terme d'édification cher aux pasteurs, et il y a une Armée qui porte son nom. Dans aucune de nos pièces locales, on n'oubliera des petites phrases comme celle-ci : Salut, Jean ! Cela remplit de joviale humeur. Cela veut dire : Te voilà ! quel plaisir, serrons-nous la main et, si tu es d'accord, allons boire un verre, ici, tout près ; nous causerons d'un peu de tout pendant au moins un bon quart d'heure. Il arrive que ni l'un ni l'autre n'en aient le temps et même ne s'arrêtent pas une minute. Le mot est parti, sonore, ou ambigu aussi quand on le prononce, non plus devant Jean le sincère, mais devant un X... aux allures énigmatiques. À quoi bon ce salut adressé par convention et dans lequel peut-être il n'y a rien, absolument rien qu'une bulle d'air ! Oui, mais ne rien dire, s'abstenir de tout salut, paraîtrait bizarre, grossier. En est-on bien sûr ? Et ne serait-on pas, là-aussi, victime d'une convention ? Il n'est point du tout certain que celui à qui je ne tire pas mon chapeau soit dépourvu de mon estime ; peut-être est-ce simplement parce que l'idée qu'il tient à mon signe ne me vient pas à l'esprit. Il vaut mieux rester discret même dans le salut ; on s'assure plus volontiers ainsi de sa sincérité. Ah ! certes, il y a de bonnes gens qui savent si bien dire : Salut, qu'on ne pourrait faire autrement que de leur répondre : c'est contagieux. Mais si, distrait, je regarde la lune au moment où passe un de mes amis — on en a plus qu'on ne le croit — il serait ridicule s'il m'en voulait. Une autre fois, je ne serai pas distrait et je me rattraperai en hurlant : salut, mon bon, comment ça va-t-il ? Les chiens, quand ils se rencontrent, se saluent et, s'ils aboient, c'est la plupart du temps, une manifestation qui n'a rien à voir avec la politesse. Saluons-nous donc le mieux, le plus équitablement possible et surtout que ça parte du cœur, surtout quand il s'agit du salut au drapeau. Non pas que je sois militariste, mais il me semble que cet emblème est bien réellement celui de la patrie, et que la patrie, c'est tout ce que nous aimons. Salut ! glacières sublimes, vous qui montez aux cieux !... Ils sont à nous, nous en sommes fiers. Nous leur devons une politesse.

Ce que c'est que la puissance d'un petit mot, dit bien à propos. L'intonation doit être faite sur une note agréable. Si la voix est rauque ou cotonneuse, alors on se pose mille questions pour savoir si le salut est juste ou si le canal d'amenée est détérioré. Le salut des yeux est encore